

Théâtre du Radeau

François Tanguy

Onzième



Onzième

création 2011

Théâtre du Radeau, Le Mans

Coproduction :

Théâtre du Radeau, Le Mans
Théâtre National de Bretagne, Rennes
Association Artemps, Dijon
Théâtre de Gennevilliers – Centre Dramatique National de Création Contemporaine
Festival d'Automne à Paris
Espace Malraux, scène nationale de Chambéry et de la Savoie
Théâtre Garonne, Toulouse

Mise en scène	François Tanguy
Scénographie, lumières	François Tanguy et François Fauvel
Élaboration sonore	François Tanguy et Eric Goudard
Avec	Laurence Chable Fosco Corliano Claudie Douet Muriel Héлары Vincent Joly Carole Paimpol Karine Pierre Jean Rochereau Boris Sirdey
Régie générale	François Fauvel
Régie son	Eric Goudard
Régie lumière	François Fauvel
Construction, décor	Frode Bjørnstad, Jean Cruchet, François Fauvel, Eric Minette, Grégory Rault, François Tanguy et l'équipe du Radeau
Administration / intendance	Marc Pérennès assisté d'Hélène Audiffren, Pascal Bence, Leila Djedid, Franck Lejuste, Martine Minette, Maryvonne Naji, Sonny Zouania.

Le Théâtre du Radeau est subventionné par l'État - Préfet de la Région Pays de La Loire – Direction des Affaires Culturelles, le Conseil Régional des Pays de la Loire, le Conseil Général de la Sarthe et la Ville du Mans et reçoit le soutien de Le Mans Métropole, l'ONDA pour les tournées en France et de l'Institut Français pour les tournées internationales.

Onzième

Le désaccord est la cédille qu'il y a entre ce que l'on ne sait pas dire de ce qu'on est en train de faire, et en quoi ce faire va rencontrer cet autre faire à la venue.

Une évolution, description dans le temps du partage des eaux et des forêts, les travaux et les jours, Frantz, Robert, et ce nous du moment

Réminiscences de « ressouvenir en avant » selon Sören sans doute avec Ludwig

Corps à corps, corps de mots, de gestes et maux des corps, à prononcer en cas de figures

Schaffeln-pelleter-épilepsie-chuter-rebond-l'idiot à la veilleuse

Les moyens sans fin, en répétant sont les sans fin des recommencements en siècles et mouvements, parfois en silence.

Onzième c'est entre dix et douze. C'est un milieu-un mitoyen-un méridien, le nombre d'un quatuor entendu en clairière avec Klaus dans les champs où sont les herbes et les grillons

Parler ou ne pas parler et se promener en compagnie des créatures

« Conversation sur la montagne » Paul, Scardanelli, Gherasim, Gilles

L'entretien de cette conversation.

Théâtre tente de dire l'endroit d'où l'on regarde, le lieu d'où l'on regarde et c'est, à prononcer, encore ce ressaisissement d'alerte, amitié et respect.

François Tanguy

Paroles

La poule d'eau

Stanislaw Witkiewicz
Traduit du polonais par Alain van Crugten
Ed. La Cité

Le chemin de Damas

August Strinberg
Traduit du suédois par Alfred Jolivet et
Maurice Gravier
Ed. L'Arche

«Je priais en rêve... » journal

Franz Kafka
Traduit de l'allemand par Marthe Robert
Ed. La Pléiade

Les démons

Fedor Dostoïevski
Traduit du russe par André Markovitch
Ed. Babel

Textes écrits en 1947 inŒuvres

Antonin Artaud
(c) Editions Gallimard

King Richard II

William Shakespeare
Ed. Stratford Shakespeare

Les frères Karamazov

Fedor Dostoïevski
Traduit du russe par André Markovitch
Ed. Babel

Divina Commedia / Purgatorio

Dante Alighieri
Chant VIII
Ed. Flammarion

Bucoliques géorgiques

Virgile
Traduit du latin par Paul Valéry
(c) Editions Gallimard

Nachtgesänge 6 Ganymed

Friedrich Hölderlin
Edition de la Différence

Les démons

Fedor Dostoïevski
Traduit du russe par André Markovitch
Ed. Babel

Nachtgesänge totengräbers heimweh

Friedrich Hölderlin
Edition de la Différence

Rimes et plaintes

Invitation à l'étreinte amoureuse

Torquato Tasso
Ed. Poésie Fayard

Élaboration sonore

Arnold Schoenberg
Moses und Aron
Chicago symphonie orchestra - Sir Georg Solti

Sergiu Celibidache
Rehearsal

Piotr Ilitch Tchaikovski
Souvenir de Florence
String sextet D minor, op.70
Borodine quartet

Ludwig Van Beethoven
String Quartet Op.95
Borodine quartet

Friedrich Cerha
Quatuor à cordes 1,2,3
Quatuor Arditti

Franz Schubert
Schwanengesang
Hans Hotter - Gerald Moore

Beat Furrer
String Quartett
Vienna '1991' - Quatuor Arditti

Hans Zender
Hölderlin lesen
Quatuor Arditti

Faradj Karadjev
Klänge einer traurigen nacht
Studio for new music - Igor Dronov

Gerard Pesson
Nebenstück
Mes Béatitudes - Ensemble recherche

Dimitri Shostakovich
Complete string quartets
Quatuor 8, Quatuor 15, Quatuor 5
Borodine Quartet

Jean-Sébastien Bach
BWV 867
Sviatoslav Richter

Jean Sibelius
Belshazzar'feast, op 51
The Tempest, op.109
Labi Symphonie Orchestra - Osmo Vanska

Scaramouche op.71
Pelleas and Melisande
Gothenburg Symphony Orchestra - Jarvi Neeme

Ruth Crawford Seeger
Andante For Strings
Schönberg ensemble - Olivier Knussen

Paul Celan
Mandorla
Ich Hörte Sagen

Francisco Lopez
Wind (Patagonia)

Heinz Holliger
Scardanelli-Zyklus
Ensemble modern -Heinz Holliger

Krzysztof Penderecki
String quartet 2
The Tale Quartet

Paul Dessau
Complete string quartets
Neues Leipziger Streichquartett

Pierre Boulez
Anthème
Vienna '1991' - Quatuor Arditti

Jean-Sébastien Bach
Cantate BWV 91
Cantate BWV 143
Cantate BWV 54
Harnoncourt - Leonhardt

Giuseppe Verdi
Macbeth
Scala theatre orchestra & chorus - Claudio
Abbado

Oscar Strasnoy
Hochzeitsvorbereitungen (mit B & K)
Ensemble 2e2m - Pierre Rouillier

Franck Martin
String Quartet
Amati quartet

Luigi Nono
Das Atmende Klarsein
Sudfunk-chors Stuttgart - Beat furrer

Salvator Sciarrino
Aspern Suite
Contempoartensemble - Mauro Ceccanti

Morton Feldman
Crippled symmetry
Wiesner/Hinterhauser - Schulkowsky

Witold Lutoslawski
Quartet for String
Wilanow string quartet

Franz Schubert
The complete secular choral music
Standchen
Arnold schoenberg chor - Erwin Ortner

Pyotr Il'yich Tchaikovski
Symphonie N° 4
Leningrad Philharmonic Orchestra - Gennadi
Rozhdestvenski

Dimitri Shostakovich
The limpid stream
Royal Stockholm Philharmonic Orchestra -
Gennady Rozhdestvenski

Luigi Nono
Polifonica
Ensemble United Berlin - Peter Hirsh

Henri Purcell
Funeral Sentences
Collegium vocale - Philippe Herreweghe

Giuseppe Verdi
Quatuor Mi Mineur
Quartetto David

Siffleur des montagnes
Troglodyte musicien
Les Grands Virtuoses

Alvin Lucier
Still moving lines in families of hyperbolas

Paroles

Mandorla
Paul Celan

In der Mandel - was steht in der Mandel?
Das Nichts.
Es steht das nichts in der Mandel.
Da steht es und steht.

Im Nichts - wer steht da? Der König.
Da steht der König, der König.
Da steht er und steht.

Judenlocke, wirst nicht grau.

Und dein Aug - wohin steht dein Aug?
Dein Aug steht der Mandel entgegen.
Dein Aug, dem Nichts stehts entgegen.
Es steht zum König.
So steht es und steht.

Menschenlocke wirst nicht grau.
Leere Mandel, königsblau.

La Poule d'Eau
Stanislas Witkiewicz

Traduit du polonais par Alain van Grugten – éd. La Cité

- Allons - un petit peu plus vite.
- Bon, bon - tout de suite, ça vient. Je ne peux pas. Sacrénom !
- Tu me tourmentes et tu te tourmentes inutilement. Tout était déjà décidé. J'avais l'impression qu'enfin, après tant de, fatigue et d'efforts, nous nous étions compris. Et voilà de nouveau ces hésitations. Sois donc un homme. Allons - plus vite - vise !
- Il y a une chose à laquelle je n'ai pas réfléchi - ouais, bon - tant pis. Je ne peux pas - voilà, je ne peux pas presser la détente. Il y a surtout une chose : je n'aurai personne à qui parler. Avec qui vais-je parler, si tu n'es plus là, ma petite Lisbeth ?
- Ah la la !" Tu te fréquenteras beaucoup plus toi-même. Ça te fera un bien énorme. Allons - du courage ! Il n'y en a que pour une seconde. Après tu auras tout le temps d'y réfléchir.
- Et moi je te dis que je n'aime pas être tout seul.
- Jadis tu aimais tant la solitude. Tu te souviens que tu t'enfuyais et que tu me plantais là ? Et maintenant qu'est-ce qui se passe ?
- Je me suis habitué. C'est ça qui est atroce. Je sens comme un élastique très extensible entre nous. Depuis deux ans je n'ai plus jamais été vraiment seul. Même quand tu étais loin - l'élastique s'étirait mais il ne craquait jamais.
- Eh bien, fais une expérience, alors. Avec moi, rien de nouveau ne t'attend. Mais de cette façon, il y a quand même certaines possibilités. Je ne parle pas des femmes, je dis ça en général.
- Tu essaies d'agir sur le côté le plus vil ma nature. Ça, c'est vraiment tout à fait féminin. C'est peut-être bien toi qui as la manie du suicide. Tu as peur de le faire toute seule et tu te sers de moi, comme d'une machine quelconque. Comme un simple prolongement de cette carabine. C'est humiliant.
- Quels soupçons ridicules ! La mort n'est rien pour moi - c'est vrai - mais je n'ai pas du tout envie de mourir. Et la vie n'est rien non plus pour moi, exactement comme la mort. Ce qui m'ennuie le plus, c'est de rester plantée ici sous ce poteau.
- Ah, c'est intenable ! Sais-tu quoi ? Oublions ça et allons-nous en. C'est un fichu endroit. Rien ne peut arriver ici.
- Non, Edgar, tu dois te décider. Cela doit se résoudre aujourd'hui. Nous en sommes convenus tous les deux, un point c'est tout. Je ne peux plus traîner cette vie. Quelque chose s'est cassé en moi et ça ne pourra plus jamais se réparer.
- Hmm. Comment vais-je me sentir cette nuit ? - quand j'y pense, j'en ai la nausée. Un ennui et un tourment circulaire, illimité, mais fini et refermé sur soi-même à jamais. Et je n'aurai personne à qui raconter tout cela : et pourtant, c'est ça tout le charme de la vie !
- Même en cet instant tu es petit. Et pourtant, tu as vraiment été pour moi plus que je ne l'avais pensé tout d'abord. Tu as été mon enfant et mon père - quelque chose d'un genre indéterminé, quelque chose sans forme et sans contour, quelque chose qui a rempli pour moi le monde par son indétermination. Et pourtant tu es si petit - pas en tant qu'enfant, mais absolument, intrinsèquement...
- Oui, je sais, je ne suis pas ministre, ni directeur d'usine, ni agitateur social, ni général. Je suis un homme sans métier et sans avenir. Je ne suis même pas un artiste. Avec l'aide de l'art, au moins, il y a moyen de périr de façon intéressante.
- La vie en elle-même ! Te souviens-tu de la théorie de ton ami, le duc ? Ce qu'il appelait la création artistique dans la vie. Ha, ha !
- La petitesse de cette conception est la cause de nos malheurs. Dix ans de lutte vaine contre soi-même. Et après, tu t'étonnes que je ne puisse même pas prendre une petite décision aussi simple que le fait de te tuer. Ha, ha !
- Précisément, je veux que tu accomplisses enfin quelque chose de grand. Ce n'est pas du tout une petite chose que de me tuer. Tu t'en rendras compte plus tard. .
- Plus tard, plus tard. Et si je me rendais compte que ce n'était qu'une erreur de plus et que justement toute la vraie grandeur serait maintenant de rentrer bras dessus, bras dessous à la maison et d'aller dîner ? Ah, cette relativité de toute chose !
- Mais il est bouché ! La grandeur réside tout juste dans le fait que quelque chose est irrévocable...
- Je t'en prie, n'exagère pas. Pas d'injures. Même dans les pièces de théâtre absurdes, ce genre de choses est interdit.
- Bon, bon. Mais tu admetts toi-même que c'est un cercle vicieux. Tout ce qui est irrévocable est grand. C'est seulement en cela que réside la grandeur de la mort, du premier amour, de la perte d'un pucelage et cætera. Tout ce qu'on peut faire un certain nombre de fois devient petit par ce seul fait. Tu ne veux rien faire d'irrévocable et tu désires la grandeur.
- La grandeur est également dans le courage, dans le sacrifice, dans la souffrance pour autrui, dans tous les renoncements. Et pourtant elle ne se trouve pas dans tout cela, parce que tout homme qui renonce à quelque chose, y trouve une telle satisfaction qu'il en devient petit. Chaque œuvre d'art est une grande chose, car elle est unique en son genre. Sacrifions-nous l'un pour l'autre tout de suite ou bien allons nous exhiber ensemble dans un cirque.
- Chaque être vivant est aussi unique, donc grand. Tu es grand, Edgar, et moi aussi. Si tu ne m'abats pas

sur le champ, je vais te mépriser comme le dernier plat de nouilles.

- Pfff! Tout ça m'embête. Je vais t'abattre comme un chien. Je te hais. Tu es l'incarnation de tous mes remords de conscience. C'est moi qui ai le droit de te mépriser.

- Ne nous disputons pas. Je ne veux pas te quitter sur une scène de ménage. Viens, embrasse-moi sur le front pour la dernière fois et puis vas-y.

Nous avons réfléchi à tout maintenant. Allons, viens. Et maintenant, en place, mon chéri : ne recommence pas à hésiter.

- Bon – terminé - adviennent que pourra.

- Ah, voilà qui est bien !

- Reste tranquille !

- Un coup raté. Le deuxième dans le cœur.

- Il y a une chose que j'ai oubliée - qu'est-ce que je vais raconter à mon père? A moins que ...

Le Chemin de Damas

August Strinberg

Traduit du suédois par Alfred Jolivet – éd. L'Arche

- C'est toi de nouveau !... Toujours la même et pourtant si différente ! Que ru es devenue belle, belle comme la première fois que je t'ai vue, et que je t'ai priée de me laisser être ton ami, ton chien.
- Si tu me vois belle - hélas, je ne le suis pas ! - c'est que tes yeux savent à nouveau voir la beauté ! Le loup-garou n'a jamais rien vu de beau en moi, car il n'avait pas le regard qui découvre le beau.
- Mais pourquoi m'as-tu embrassé le premier jour, qu'est-ce qui t'y a poussée ?
- Bien des fois tu m'as posé cette question, mais je n'ai jamais pu répondre, car je ne le savais pas. Maintenant que j'ai été séparée de toi - et que je suis arrivée ici, montant vers les hauteurs où l'air est plus pur et le soleil plus proche - écoute ! Maintenant je revois ce dimanche après-midi ; pareil à un enfant désemparé, rejeté de tous, tu étais assis avec un regard d'agonisant, penché sur ton destin ; j'ai senti monter en moi le sentiment maternel, qui n'avait jamais pu s'épanouir, et la pitié, la pitié pour une âme humaine m'envahit, et j'oubliai...
- J'ai honte de moi-même. Je sens maintenant que c'était bien cela.
- Tu croyais que c'était quelque chose d'autre ? que c'était...
- Ne dis pas le mot ! J'ai honte !
- Tu as pu avoir de moi une si vilaine pensée... N'as-tu pas remarqué que j'ai baissé une voilette entre nous deux ; ainsi le chevalier déposait une épée dans la couche nuptiale.
- J'ai honte... Ce sont mes mauvaises pensées à moi que je t'ai attribuées. Ingeborg, tu étais d'une meilleure espèce que moi, j'ai honte.
- Maintenant tu es beau, comme tu es beau !
- Oh non pas moi ! C'est toi qui es belle !
- C'est toi. Oh ! maintenant j'ai pu voir ton vrai visage derrière le masque et les postiches ; je vois ! je vois l'homme qui est toujours resté caché, l'homme que je savais exister en toi... celui que j'ai cherché, tant cherché ! Parfois je doutais de ta sincérité, mais non, nous sommes sincères, nous sommes incapables de feindre.
- Ingeborg... maintenant, de l'autre côté du fleuve, avec la vie au-dessous de nous, derrière nous, comme tout prend un autre aspect !...

“Je priais en rêve...” journal

Franz Kafka

Traduit de l'allemand par Marthe Robert – éd. La Pléiade

Je priais en rêve la danseuse Eduardowa de bien vouloir danser encore une fois la csardas. Une large bande d'ombre ou de lumière lui coupait le visage entre le bord inférieur du front et le milieu du menton. Juste à ce moment, quelque chose s'approcha d'elle avec les gestes répugnants de l'intrigant qui s'ignore, pour lui dire que le train partait tout de suite. A la manière dont elle accueillit cette information, j'eus la terrible certitude qu'elle ne danserait plus. « Je suis, une méchante, une mauvaise femme, n'est-ce pas ? dit-elle. - Oh, non, dis-je, pas cela », et je me disposai à partir dans n'importe quelle direction.

Auparavant, je l'avais questionnée sur le grand nombre de fleurs qu'elle portait piquées dans sa ceinture. « Elles viennent de tous les princes d'Europe », dit-elle. Je me demandai ce que pouvait bien signifier le fait que ces fleurs, piquées toutes fraîches dans sa ceinture, avaient été données à la danseuse Eduardowa par tous les princes de l'Europe.

La danseuse Eduardowa, fervente de musique, circule, en tramway comme partout, accompagnée de deux violonistes qu'elle fait jouer souvent. Car on ne voit pas pour quelle raison il serait interdit de jouer, dans un tramway, si toutefois la musique est bonne, agréable aux voyageurs et gratuite, c'est-à-dire si elle n'est pas suivie de quête. Il faut avouer qu'au début, cela ne laisse pas de surprendre un peu et, pendant un petit moment, tout le monde juge cela déplacé. Mais en pleine marche, quand il y a un fort courant d'air et que la rue est silencieuse, l'effet est charmant.

La danseuse Eduardowa n'est pas aussi jolie en plein air que sur scène. ,Ce teint blême, ces pommettes qui tendent la peau au point qu'il n'y a pas dans tout le visage de mouvement plus accusé, ce grand nez qui surgit comme d'un creux et avec lequel on ne peut pas plaisanter, par exemple vérifier s'il est dur au bout ou bien le saisir légèrement par le dos et le tirer de droite à gauche en disant : « Et maintenant tu vas venir avec moi. » Avec cette silhouette large à la taille prise haut dans des jupes surchargée de plis - à qui cela peut-il plaire? - elle ressemble à l'une de mes tantes, une dame déjà âgée ; beaucoup de vieilles tantes de beaucoup de gens ont cet air-là. Mais à part les pieds, qui sont fort bien, on ne trouve rien, chez la Eduardowa vue en plein, qui compense réellement ces désavantages ; il n'y a vraiment rien qui puisse susciter l'admiration, l'étonnement ou même le respect. Et de fait, j'ai bien souvent vu la Eduardowa traitée avec une indifférence impossible à dissimuler, même pour des messieurs d'habitude très corrects et possédant l'usage du monde, bien qu'en présence d'une danseuse aussi connue que la Eduardowa ne laissait pas de l'être, ils fissent naturellement beaucoup d'efforts pour y parvenir.

Les Démons

Fedor Dostoïevski

Traduit du russe par André Markowicz – éd. Babel

- Vous, n'avez toujours pas changé d'avis ?
- Toujours pas.
- Et quand ?
- Pas de, moi que ça dépend, vous le savez ; quand on dira.
- Bien sûr, je comprends ça, le suicide, je m'imaginai ça moi-même, parfois, et là, il y a toujours une sorte d'idée nouvelle ; si l'on faisait une monstruosité, ou surtout, une honte, c'est-à-dire, quelque chose de honteux, mais de vraiment très-très sale, et... de ridicule, de tellement ridicule que les gens s'en souviennent pendant mille ans, et qu'ils vous crachent dessus pendant mille ans, et là, cette idée : "Un coup de feu dans la tempe, et il n'y a plus rien." A ce moment-là, qu'est-ce que ça peut vous faire, les gens, et le fait qu'ils crachent pendant mille ans, n'est-ce pas que c'est vrai ?
- Vous appelez ça une idée nouvelle ?
- Je... non... quand j'y ai pensé, une fois, j'ai senti une idée complètement nouvelle.
- "Senti une idée" ? C'est bien. Il y a beaucoup d'idées qui existent depuis toujours, et qui deviennent nouvelles, d'un coup. C'est juste. Beaucoup de choses, aujourd'hui, que je vois la première fois.
- Mettons, vous viviez sur la lune, et là, mettons, vous avez fait toutes ces saletés ridicules... Vous savez à coup sûr que, là-bas, ils vont rire et vous cracher dessus, sur votre nom, pendant mille ans, éternellement, dans toute la lune. Mais, à présent, vous êtes ici, et, d'ici, vous regardez la lune ; en quoi ça vous concerne, ici, tout ce que vous avez pu faire là-bas, et le fait que tous les gens de là-bas, ils vous cracheront dessus pendant mille ans, n'est-ce pas que c'est vrai ?
- Je ne sais pas, je ne suis jamais allé sur la lune.
- L'enfant, qui c'était, tout à l'heure ?
- La vieille, sa belle-mère qui est venue ; non, sa bru... pareil. Trois jours. Couchée, malade, avec l'enfant ; les nuits, il crie, beaucoup, le ventre. La mère dort, la vieille l'apporte ; moi, avec la balle. La balle, de Hambourg. A Hambourg, je l'ai achetée, pour lancer-rattraper : ça renforce le dos. Une petite fille.
- Vous aimez les enfants ?
- Oui, avec, du reste, une certaine indifférence.
- Donc, la vie aussi, vous l'aimez ?
- Oui, la vie aussi, je l'aime, pourquoi ?
- Si vous avez décidé de vous suicider.
- Et alors ? Pourquoi sur le même plan ? La vie, c'est une chose ; ça, autre chose. La vie, elle existe, la mort - pas du tout.
- Vous avez commencé à croire à la vie éternelle dans l'avenir ?
- Non, pas dans l'avenir, la vie éternellement dans le présent. Il y a des minutes, vous touchez des minutes, et, le temps, d'un seul coup, il s'arrête, et il existe dans l'éternité.
- Vous espérez en arriver à une minute de ce genre ?
- Oui.
- Dans notre temps à nous, je doute que ce soit possible. Dans l'Apocalypse, l'ange jure que le temps n'existera plus.
- Je sais. C'est très juste, ce qu'il y a dedans ; très clair, très précis. Quand l'homme tout entier aura atteint le bonheur, alors, le temps n'existera plus - parce que ce ne sera plus la peine. Une idée très juste.
- Et où pourra-t-on le fourrer, le temps ?
- Nulle part. Le temps, ce n'est pas un objet, c'est une idée. Il s'éteindra dans l'esprit.
- Vieux lieux communs philosophiques, les mêmes depuis le début des siècles.
- Les mêmes, toujours ! Les mêmes, depuis le début des siècles, et jamais aucun autre, jamais !
- Vous êtes très heureux, semble-t-il, Kirillov ?
- Oui, très heureux.
- Mais, récemment, vous étiez si affecté, vous en vouliez à Lipoutine ?
- Hum... maintenant, je ne dis plus rien. Je ne savais pas encore, à ce moment-là, que j'étais heureux. Vous avez vu une feuille - sur un arbre, une feuille ?
- Oui.
- J'en ai vu une, l'autre jour, une jaune, encore un peu de vert, un peu moisie déjà, sur les bords. Le vent qui la portait. J'avais dix ans, l'hiver, exprès, je fermais les yeux et je m'imaginai une feuille - verte, brillante, avec ses nervures, et le soleil qui brille. J'ouvrais les yeux, je n'y croyais pas, parce que c'était très bien, et je les refermais.
- Qu'est-ce que c'est ? une allégorie ?
- Non... pourquoi ? Pas une allégorie, non, je dis une feuille, tout simplement, juste une feuille. Une feuille, c'est bien. Tout est bien.
- Tout ?
- Tout. L'homme est malheureux parce qu'il ne sait pas qu'il est heureux. Ça, c'est tout, tout ! Celui qui réussit à le savoir, il devient heureux, tout de suite, à l'instant même. Cette bru, elle va mourir, la petite fille reste - c'est bien. J'ai trouvé, d'un coup.
- Et celui qui meurt de faim, et celui qui l'humilie, qui la viole, la petite fille, c'est bien ?

- C'est bien. Celui qui fend le crâne pour la petite fille, ça aussi, c'est bien ; et celui qui ne le fend pas, c'est bien, pareil. Tout est bien, tout. Tous ceux qui savent que tout est bien, tous, ils sont bien. S'ils le savaient, qu'ils sont bien, ils seraient bien, mais tant qu'ils ne savent pas qu'ils sont bien, ils ne sont pas bien. Voilà toute l'idée, toute, il n'y en a pas d'autre !
- Mais comment avez-vous su que vous êtes si heureux ?
- La semaine dernière, mardi, non, mercredi, parce que c'était déjà mercredi, la nuit.
- Et à quelle occasion ?
- Je ne me rappelle pas, comme ça ; je marchais dans la chambre... peu importe. J'ai arrêté ma montre, il était deux heures trente-sept.
- Comme un emblème de ce que le temps doit s'arrêter ?
- Ils ne sont pas bien, parce qu'ils ne savent pas qu'ils sont bien. Une fois qu'ils l'auront su, ils ne violeront plus la petite fille. Il faut qu'ils le sachent, qu'ils sont bien, et ils deviendront bien tout de suite, du premier au dernier.
- Vous, donc, alors, vous savez que vous êtes bien ?
- Je suis bien.
- Ça, d'ailleurs, je suis d'accord.
- Ce ne serait pas vous qui allumez la veilleuse ?
- C'est moi, oui.

Textes écrits en 1947

Antonin Artaud

Éd. Gallimard

comme s'il ne pouvait pas y avoir corps s'il n'y a pas eu quelque part esprit,
comme si l'état nommé corps, la chose corps était par essence et nature inférieure à l'état esprit,
et provenait de l'état esprit.

Comme si le corps était la voiture et l'esprit le cheval dirigé par un autre esprit dénommé cocher.
Comme si le corps était les ouvriers d'usine, et l'esprit le patron qui conçoit la mise à la chaîne des
ouvriers.

Comme si le corps était les corps de tous les soldats qui se font tuer sous les ordres de ce grand esprit, le
général qui les fait tuer.

Comme s'il était entendu pour la vie que le corps est cette sale matière où l'esprit prend ses bains de
pied,

quand ce ne sont pas les bains de sang à la guerre des bottes d'un capucin botté.

Et le corps n'a qu'à la boucler.

Et je voudrais voir le corps d'un esprit en train de régler ses futurs charniers.

Mais auparavant je voudrais parler des cauchemars. .

Les cauchemars viennent de tous les saligauds, de tous les nes de corps, de tous les pleins d'esprit qui
font de la magie pour vivre, et n'ont jamais vécu que d'esprit,
c'est-à-dire de magie.

Sans partisans de l'esprit pur, du pur esprit comme origine des choses, et de dieu comme pur esprit, il
n'y aurait jamais eu de cauchemars.

Et tout le monde, bien sûr, de par la terre a à se plaindre d'un cauchemar, accuse au réveil un cauchemar
comme supplice de sa nuit dernière, mais sans attacher autrement d'importance, sans remarquer la
gravité du fait.

Il ne sait pas que le cauchemar est l'introduction de la déraison par le vide, est l'anarchie dans la logique
inhérente et normale de son cerveau, est le poison mis dans son bien-être, est une intervention de bas
en haut,

est la goutte d'une haine d'autrui coulée dans son souffle de la nuit,

est l'instillation d'une larve d'esprit, une larme de pur esprit,

insinuée dans son corps sans bruit,

par tout ce qui est impuissance, ou absence, vide, haine, infirmité, envie.

Or pour la majorité des dormeurs de la terre le cauchemar n'est qu'une belle
histoire à raconter au saut du lit.

King Richard II

William Shakespeare

Ed. Stratford Shakespeare

I have been studying how I may compare
This prison where I live, unto the world:
And for because the world is populous;
And here is not a creature but myself,
I cannot do it; yet I'll hammer it out.
My brain I'll prove the female to my soul;
My soul, the father: and these two beget
A generation of still-breeding thoughts,
And these same thoughts people this little world,
In humours like the people of this world,
For no thought is contented. The better sort,
As thoughts of things divine, are intermix'd
With scruples, and do set the word itself
Against the word:
As thus, - "Come, little ones;" and then again, -
"It is as hard to come, as for a camel
To thread the postern of a small needle's eye"
Thoughts tending to ambition, they do plot
Unlikely wonders: how these vain weak nails
May tear a passage through the flinty ribs
Of this hard world, my ragged prison walls;
And, for they cannot, die in their own pride.
Thoughts tending to content flatter themselves,
That they are not the first of fortune's slaves,
Nor shall not be the last; like silly beggars,
Who, sitting in the stocks, refuge their shame,
That many have, and others must sit there:
And in this thought they find a kind of ease,
Bearing their own misfortunes on the back
Of such as have before endur'd the like.
Thus play I, in one person, many people,
And none contented: sometimes am I king;
Then treasons make me wish myself a beggar,
And so I am: then, crushing penury
Persuades me I was better when a king;
Then am I king'd again; and by-and-by,
Think that I am unking'd by Bolingbroke,
And straight am nothing. - But whate'er I be
Nor I, nor any man, that but man is,
With nothing shall be pleas'd till he be eas'd
With being nothing. - Music do I hear?
Ha, ha! Keep time. - How sour sweet music is,
When time is broke, and no proportion kept!
So is it in the music of men's lives.
And here have I the daintiness of ear,
To check time broke in a disorder'd string;
But, for the concord of my state and time,
Had not an ear to hear my true time broke.
I wasted time, and now doth time waste me;
For now hath time made me his numbering clock:
My thoughts are minutes, and with sighs they jar
Their watches on unto my eyes, the outward watch,
Whereto my finger, like a dial's point,
Is pointing still, in cleansing them from tears.
Now, sir, the sound, that tells what hour it is,
Are clamorous groans which strike upon my heart,
Which is the bell: so sighs, and tears, and groans,
Show minutes, times and hours; but my time
Runs posting on in Bolingbroke's proud joy,
While I stand fooling here, his Jack o' the clock.
This music mads me: let it sound no more;
For though it hath help madmen to their wits,

In me, it seems, it will make wise men mad,
Yet blessing on his heart that gives it me!
For't is a sign of love, and love to Richard
Is a strange brooch in this all-hating world.

Les frères Karamazov

Fedor Dostoïevski

Traduit du russe par André Markowicz – éd. Babel

Des siècles, des siècles, vraiment des siècles que je ne vous avais vu ! Pendant toute une semaine, enfin, ah, quoique, vous étiez là ça fait juste quatre jours, mercredi. Vous venez voir Lise, j'en suis sûre, et vous vouliez passer chez elle directement, sur la pointe des pieds, pour que je n'entende pas. Mon bon, mon bon Alexeï Fiodorovitch, si vous saviez comme elle m'inquiète. Mais, ça, plus tard. Ça, bien sûr, c'est l'essentiel, mais, plus tard. Mon bon Alexeï Fiodorovitch, je vous confie entièrement ma Liza. Après la mort du starets Zossima –que Dieu ait son âme ! –(...) après lui, je vous regarde, vous, comme un ermite, même si vous êtes tout à fait charmant dans votre nouveau costume. Où vous êtes-vous trouvé ici un tailleur pareil ? Mais non, non, ce n'est pas l'essentiel, ça –plus tard. Pardonnez-moi si je vous appelle parfois Aliocha, je suis une vieille femme, tout m'est permis, (...), mais ça aussi –plus tard. L'essentiel, c'est qu'il ne faut pas que j'oublie l'essentiel. Je vous en prie, rappelez-le moi vous même dès que je m'écarterai, dites-moi : « Et l'essentiel ? » Ah, pourquoi je le sais, maintenant, ce que c'est, l'essentiel ! Depuis que Lise vous a repris sa promesse –sa promesse d'enfant, Alexeï Fiodorovitch –de vous épouser, vous avez bien sûr compris que tout cela n'était que la fantaisie taquine et puérite d'une petite fille malade, qui était trop longtemps restée dans son fauteuil –Dieu soit loué, maintenant, elle marche. Ce nouveau docteur, que Katia a fait venir de Moscou pour votre malheureux frère, qui demain... Mais quoi, demain !... Je meurs à la seule idée de la journée de demain ! Surtout, c'est la curiosité... Bref, ce docteur est venu nous voir hier et il a vu Lise... Je lui ai payé cinquante roubles pour sa visite. Mais tout ça, ce n'est pas ça, encore une fois... Vous voyez maintenant, j'ai complètement perdu le fil. Je suis pressée. Pourquoi je suis pressée ? Je ne sais pas. C'est affreux comme je cesse de savoir, maintenant. Tout s'est mélangé pour moi, une sorte de boule de papier. J'ai peur que, vous, d'un coup, vous n'alliez sauter dehors tellement je vous ennuierai, et que je ne vous revoie plus. Ah, mon Dieu ! Mais qu'est-ce que nous là, et d'abord –du café, Ioulia, Glafira, du café !

(...)

- Chez qui ?

- Chez Afraféna Alexandrovna.

- C'est... c'est chez cette femme ! Ah, mais c'est elle qui les a tous perdus, mais, remarquez, je ne sais pas, on dit qu'elle est devenue une sainte, même si c'est un peu tard. Elle aurait mieux fait de l'être avant, quand il y en avait besoin, parce que, maintenant, à quoi ça sert ? Taisez-vous, taisez-vous, Alexeï Fiodorovitch, parce que je veux vous dire tellement de choses que j'ai l'impression que je ne dirai rien du tout. Cet affreux procès (...) cet acte délirant, et puis après, tout le monde qui part en Sibérie, les autres qui se marient, et tout ça si vite, si vite, et tout se mélange, et, finalement, il n'y a rien, tout le monde est vieux, et le pied dans la tombe. Mais, soit, je suis lasse.

(...)

Et donc alors voilà, ce malheureux jeune homme, votre ami Rakitine (oh, mon Dieu, simplement, je n'arrive pas à lui en vouloir ! Je lui en veux, j'enrage, mais pas trop), bref, ce jeune homme frivole, soudain, figurez-vous, j'ai l'impression, s'est mis en tête de tomber amoureux de moi. Mais ça je l'ai remarqué plus tard, seulement plus tard, d'un coup, c'est à dire il y a un mois de ça, il s'est mis à me rendre visite plus souvent, pour ainsi dire tous les jours, même si nous nous connaissions déjà avant.

(...)

Vous savez que ça fait déjà deux mois que j'ai commencé à recevoir ce modeste, ce charmant et ce digne jeune homme, Piotr Ilitch Perkhotine, qui est fonctionnaire ici. (...) Et n'est-ce pas qu'il est digne et sérieux. Il me rend donc visite une fois tous les trois jours, et pas tous les jours (quoique, pourquoi ne viendrait-il pas tous les jours ?),

et toujours si bien habillé, et, en général, j'aime la jeunesse, Aliocha, talentueuse, modeste, voilà, comme vous, il a presque un esprit d'homme d'Etat, il parle d'une façon si charmante, et moi, sans faute, sans faute, j'interviendrai pour lui. C'est un futur diplomate.

Ce jour affreux, il m'a pour ainsi dire, sauvé la vie en venant me trouver la nuit. Bon, et votre ami Rakhitine arrive toujours avec de ces bottes, et il les étale sur le tapis... bref il a même commencé à me faire des espèces d'allusions, quand, brusquement, un jour, en repartant, il m'a serré la main affreusement fort. Et, à l'instant où il m'a serré la main, comme ça, moi, j'ai senti cette douleur dans le pied.

(...)

Et donc, soudain, un jour, je suis seule ici, c'est à dire j'étais couchée, malade, seule ici, donc, oui, je suis couchée seule ici, et Mikhaïl Ivanovitch se présente, et, figurez-vous, il m'apporte un petit poème, des plus courts, sur mon pied malade, c'est à dire qu'il avait décrit en vers mon pied malade. Attendez, comment ça fait ?

Ce peton, ah, ce peton,

Est malade, nous dit-on...

Ou comment ? je n'arrive jamais à me souvenir des vers –ils sont là, je les ai-, bon, je vous les montrerai plus tard, c'est vraiment charmant, charmant, et, vous savez, ça ne parle pas que des petons, il y a dedans aussi

une idée morale, charmante, sauf que je l'ai oubliée maintenant, bref, à recopier tout droit dans mon album.
(...)

J'ai un besoin terrible, aujourd'hui, d'arriver à temps chez mon frère

Parfaitement, parfaitement, vous m'avez tout rappelé. Ecoutez, qu'est-ce que c'est, un affect ?

Un affect ?

Un affect judiciaire. Un affect qui fait qu'on pardonne tout. Vous pouvez faire n'importe quoi, on vous pardonne tout de suite.

(...)c'est le docteur, donc, il est arrivé. Vous le savez, que le docteur est arrivé ? Evidemment que vous le savez, celui qui connaît les fous, c'est vous qui l'avez fait venir, je veux dire, ce n'est pas vous, c'est Katia.

Toujours Katia ! Bon, vous voyez, vous avez un homme, pas du tout fou, sauf que, d'un coup, il a un affect. Il a conscience de lui-même, il sait ce qu'il fait, n'empêche qu'il est dans son affect. (...). Dès qu'ils ont inauguré les nouveaux tribunaux, ils ont tout de suite su pour l'affect. C'est un bienfait des nouveaux tribunaux. Ce docteur, donc, il est venu me voir et il m'a interrogée (...) : comment, donc, il était à ce moment-là ?

Evidemment qu'il était dans un affect –il arrive, il se met

à crier : de l'argent, de l'argent, trois mille roubles, donnez-moi trois mille roubles, et puis, d'un coup, hop, il s'en va et il tue. Je ne veux pas, il dit, je ne veux pas tuer, et, hop, il tue. C'est pour ça même qu'il sera pardonné, qu'il était contre, mais qu'il a tué.

(...)

Qui donc n'est pas dans l'affect en ce moment, vous, moi –tout le monde est dans l'affect, et il y a tant d'exemples : vous avez un homme, il vous chante une romance, d'un coup il y a quelque chose qui ne lui plaît pas, il sort son pistolet et il tue le premier venu, et puis on lui pardonne tout. Je l'ai lu, ça récemment, et les docteurs ont confirmé. Les docteurs, maintenant, ils confirment, ils confirment toujours. Mais voyons, moi, ma Lise, elle est toujours dans un affect, pas plus tard qu'hier, elle m'a fait pleurer, et avant-hier aussi elle m'a fait pleurer, mais, aujourd'hui, ça y est, j'ai compris, elle a simplement un affect. Oh ! Lise me fait tellement de peine ! Je pense qu'elle est devenue complètement folle. Pourquoi est-ce qu'elle vous a appelé ? C'est elle qui vous a appelé, ou vous venez de vous-même ?

(...)

Lise, Lise, comme elle me fait de la peine ! Imaginez, d'un coup, une nuit –ça fait quatre jours de ça, tout de suite après que vous l'avez quittée la dernière fois –d'un coup, la nuit, elle fait une crise, des cris, des hurlements, une crise de nerfs ! Pourquoi, moi, je n'ai jamais de crises de nerfs ?

Divina Commedia / Purgatorio (La divine comédie / le purgatoire)

Dante Alighieri

Chant VIII – éd. Flammarion

Era già l'ora che volge il disio
ai navi canti e 'ntenerisce il core
lo di c'han detto ai dolci amici addio;
e che lo novo peregrin d'amore
punge, se ode squilla di lontano
che paia il giorno pianger che si more;
quand' io incominciai a render vano
l'udire e a mirare una de l'alme
surta, che l'ascoltar chiedea con mano.
Ella giunse e levò ambo le palme,
ficcando li occhi verso l'oriente,
come dicesse a Dio: 'D'altro non calme'.
'Te lucis ante' si devotamente
le uscio di bocca e con si dolci note,
che fece me a me uscir di mente;
e l'altre poi dolcemente e devote
seguitar lei per tutto l'inno intero,
avendo li occhi a le superne roteo
Aguzza qui, lettor, ben li occhi al vero,
ché 'l velo è ora ben tanto sottile,
certo che 'l trapassar dentro è leggero.
Io vidi quello essercito gentile
tacito poscia riguardare in sue,
quasi aspettando, palido e umile;
e vidi uscir de l'alto e scender giue
due angeli con due spade affocate,
tronche e private de le punte sue.,
Verdi come fogliette pur mo nate
erano in veste, che da verdi penne
percosse traean dietro e ventilate.
L'un poco sovra noi a star si venne,
e l'altro scese in l'opposita sponda,
che la gente in mezzo si contenne.
Ben discernea in lor la testa bionda;
ma ne la faccia. l'occhio si smarria,
come virtti ch'a troppo si confonda.
«Ambo vegnon del grembo di Maria»,
disse Sordè Ilo, «a guardia de la valle,
per lo serpente che verrà vie via».
Ond'io, che non sapeva per qual calle,
- mi volsi intorno, e stretto m'accostai,
tutto gelato, a le fidate spalle.

Les Frères Karamazov

Fedor Dostoïevski

Traduit du russe par André Markowicz – éd. Babel

- Je sais que vous courez à la prison, c'est maman qui vous a retenu pendant deux heures, elle vous a raconté pour moi et pour Ioulia.
- Comment le savez-vous?
- L'ai écouté à la porte. Pourquoi vous me faites ces yeux ? Je veux écouter, j'écoute, il n'y a rien de mal à ça. Je ne demande pas pardon.
- Il y a quelque chose qui vous a fait de la peine ?
- Au contraire, je suis très contente. Seulement, je viens de le redire encore, pour la trentième fois : comme c'est bien que je vous aie refusé et que je ne serai pas votre femme. Vous ne faites pas un bon mari : je vous épouserai, et, d'un seul coup, je vous donnerai un billet à porter à celui que j'aimerais après vous - vous, vous le prendriez, vous iriez le porter et, en plus, vous m'apporteriez la réponse. Et vous aurez quarante ans que vous porteriez toujours mes billets.
- Il y a en vous quelque chose de méchant et, en même temps, de tout simple.
- Ce qui est simple, c'est que je n'ai pas honte devant vous. Bien plus, non seulement je n'ai pas honte, mais je ne veux pas avoir honte, justement devant vous, justement de vous. Aliocha, pourquoi est-ce que je ne vous respecte pas ? Je vous aime beaucoup mais je ne vous respecte pas. Si je vous respectais, je ne parlerais pas sans avoir honte, n'est-ce pas que c'est vrai ?
- C'est vrai.
- Et vous me croyez, que je n'aie pas honte devant vous?
- Non, je ne vous crois pas.
- J'ai envoyé des bonbons à la prison, à votre frère Dmitri Fiodorovitch. Aliocha, vous savez, ce que vous êtes mignon ! C'est affreux comme je vous aimerai de m'avoir si vite permis de ne pas vous aimer.
- Pourquoi m'avez-vous appelé aujourd'hui, Lise?
- J'avais envie de vous faire savoir un de mes désirs. Je veux que quelqu'un me déchire en morceaux, se marie avec moi, puis qu'il me déchire en morceaux, qu'il me trahisse, qu'il s'en aille et qu'il parte. Je ne veux pas être heureuse !
- Vous aimez le désordre, maintenant ?
- Ah oui, je veux le désordre. J'ai toujours envie de mettre le feu à la maison. Je m'imagine, là, que je m'avance et je mets le feu en cachette, ça, absolument, en cachette. Eux, ils essaient d'éteindre, mais ça brûle. Moi, je sais tout, je ne dis rien. Ah, quelles bêtises ! Et ce qu'on s'ennuie !
- Des lubies de riches.
- Alors c'est mieux d'être pauvre ?
- C'est mieux.
- Ça, c'est votre défunt moine qui vous l'a dit. Ce n'est pas vrai. Je veux être riche, et que tous les autres soient pauvres, moi, je mangerai des bonbons et je boirai de la crème, je n'en donnerai jamais à personne. Ah, ne dites rien, ne dites rien, vous m'avez déjà tout dit avant, je sais tout par cœur. La barbe. Si je suis pauvre, je tuerais quelqu'un - et si je suis riche aussi, peut-être bien, je tuerais -, à quoi ça sert, sinon ! Et, vous savez, je veux faucher. Faucher le blé. Je vous épouse et, vous, vous devenez un moujik, un vrai moujik, on a un petit poulain, vous voulez ? Vous connaissez Kalganov ?
- Je le connais.
- Il est toujours à rêver. Il dit : A quoi ça sert de vivre en vrai, mieux vaut rêver. On peut se rêver les choses les plus gais, alors que, la vie, c'est d'un ennui !... Et, en même temps, il va bientôt se marier, même moi il m'a déjà fait une déclaration.
- Vous savez lancer des toupies ?
- Je sais.
- Eh bien, lui, c'est comme une toupie ; on le fait tourner, on le lance, et on le fouette, on le fouette, on le fouette avec un petit fouet ; si je me marie avec lui, je m'ennuierai toute ma vie. Vous n'avez pas honte de rester là avec moi ?
- Non ...
- Vous êtes dans une colère affreuse que je ne vous parle pas de choses Saintes. Je ne veux pas être une sainte. Qu'est ce qu'on nous fera dans l'autre monde pour le plus grand péché ? Vous, vous devez le savoir précisément.
- Dieu vous condamnera.
- Eh bien, c'est ce que je veux. Je me présenterais, moi, on me condamnerait, et, moi, d'un seul coup, je leur éclaterais de rire, à la figure. J'ai une envie terrible de mettre le feu à une maison, Aliocha, à notre maison, vous ne me croyez toujours pas ?
- Pourquoi donc ? Il y a même des enfants, d'une douzaine d'années, qui ont une envie terrible de mettre le feu à quelque chose, et qui le font. C'est une espèce de maladie.
- Ce n'est pas vrai, ce n'est pas vrai, ça, c'est des enfants, mais, moi, je ne parle pas de ça.
- Vous prenez le mal pour le bien ; c'est une crise passagère, c'est votre ancienne maladie, peut-être, qui en est responsable. .

- Ah ! vous me méprisez quand même ! Je ne veux simplement pas faire le bien, je veux faire le mal, et il n'y a pas du tout de maladie là-dedans.

- Pourquoi faire le mal ?

- Bah, pour qu'il ne reste rien nulle part. Ah, comme ce serait bien s'il ne restait rien du tout ! Vous savez, Aliocha, des fois, je me dis que je vais faire une quantité de mal terrible, et plein de saletés, et je les ferai longtemps, en cachette, et, d'un seul coup, tout le monde sera au courant. Ils vont tous m'entourer, ils vont me montrer du doigt, et, moi, je les regarderai tous. C'est très agréable. Pourquoi c'est tellement agréable, Aliocha ?

- Comme ça. Le besoin d'écraser quelque chose de bien ou, tenez, comme vous venez le dire, de mettre le feu. Ça aussi, ça arrive.

- Mais ce n'est pas que je l'ai dit, c'est que je le ferai.

- Je vous crois.

- Ah, comme je vous aime quand vous dites "Je vous crois". Et vous ne mentez pas du tout, mais pas du tout. Ou vous pensez peut-être que je vous dis tout ça exprès, pour vous narguer ?

- Non, je ne le pense pas... même si, peut-être, il y a un peu de ce besoin-là.

- Un peu. Je ne vous mentirai jamais.

- Il y a des minutes où les gens aiment le crime.

- Oui, oui ! Vous avez dit ma pensée, ils aiment, ils aiment tous, et ils aiment toujours, et pas simplement par "minutes". Vous savez, pour ça, c'est comme si tout le monde s'était donné le mot, je ne sais pas depuis quand, pour mentir, et tout le monde ment toujours. Ils disent tous qu'ils détestent le mal et, au fond d'eux-mêmes, ils l'aiment tous,

- Et, vous, vous lisez toujours de mauvais livres ?

- Oui. Maman, elle les lit et elle les cache sous son oreiller, et, moi, je les vole.

- Et vous n'avez pas honte de vous détruire ?

- J'ai envie de me détruire. Il y a un petit garçon, ici, il est resté couché sur les rails pendant que les wagons lui passaient dessus. Le veinard ! Écoutez, maintenant, votre frère va passer en jugement parce qu'il a tué son père, et tout le monde aime qu'il ait tué son père.

- On aime qu'il ait tué son père ?

- Ils aiment, ils aiment tous ! Ils disent tous que c'est affreux, mais, au fond d'eux-mêmes, c'est affreux comme ils aiment. Je suis la première, moi, à aimer.

- Il y a un peu de vérité dans ce que vous dites.

- Ah, ces pensées que vous avez ! Et, vous, un moine ! Vous ne croirez pas à quel point je vous respecte, Aliocha, parce que vous ne mentez jamais. Ah, je vais vous raconter un de mes rêves comiques : des fois, en rêve, je vois des diables, on dirait la nuit, je suis dans ma chambre avec une bougie, et, d'un seul coup, il y a des diables partout, dans tous les coins, même sous la table, et ils ouvrent les portes, et, là, derrière les portes, il y en a des masses, et ils ont tous envie d'entrer et de me saisir. Et ils approchent déjà, ils me touchent presque. Et moi, d'un seul coup, je me signe, et, eux, tous, ils reculent, sauf qu'ils ne reculent pas complètement, ils restent, là-bas, aux portes, et dans les coins, et ils attendent. Et moi, d'un coup, j'ai une envie affreuse d'injurier le bon Dieu et je me mets à l'injurier, et eux, d'un coup, toute la foule, ils se rapprochent de moi, ils sont tellement heureux, et là, ça y est, ils me saisissent presque, et, moi, je recommence, un nouveau signe de croix - et eux, tous, ils reculent. C'est affreux comme c'est gai, toute l'âme qui se creuse.

- Moi aussi, j'ai déjà fait ce rêve-là.

- Vraiment ? Dites, Aliocha, ne riez pas, c'est d'une importance terrible ; c'est donc possible que deux personnes fassent le même rêve ?

- Il faut croire que oui.

- Aliocha, je vous dis que c'est d'une importance terrible. Ce n'est pas le rêve qui compte, c'est le fait que vous ayez pu faire le même que moi. Vous ne mentez jamais, maintenant non plus, ne mentez pas : c'est Vrai ? Vous ne riez pas ?

- C'est vrai.

- Aliocha, passez me voir, passez me voir plus souvent.

- Je viendrai vous voir toujours, toute ma vie.

- Il n'y a qu'à vous que je le dis, n'est-ce pas. Je me le dis à moi toute seule, et puis à vous. A vous tout seul dans le monde entier. Et, à vous, je vous le dis plus volontiers qu'à moi. Et je n'ai pas du tout honte devant vous. Aliocha, pourquoi je n'ai pas du tout honte devant vous, mais pas du tout ?

- Vous savez, Aliocha, vous savez, je voudrais... Aliocha, sauvez-moi !

Sauvez-moi ! Est-ce que je pourrais dire à qui que ce soit au monde ce que je vous ai dit ? Et c'est la vérité, la vérité, la vérité que je vous ai dite ! Je vais me tuer parce que tout me dégoûte ! Je ne veux pas vivre, parce que tout me dégoûte ! Tout me dégoûte, tout ! Aliocha, pourquoi vous ne m'aimez pas du tout, mais pas du tout ?

- Si, je vous aime !

- Mais vous allez me pleurer, vous le ferez ?

- Oui.

- Pas parce que je n'aurai pas voulu être votre femme, mais simplement me pleurer, tout simplement ?

- Oui.

- Merci ! Sauf que je n'ai pas besoin de vos larmes. Et, tous les autres, ils peuvent me supplicier, qu'ils

me foulent aux pieds, tous, tous, sans excepter personne ! Parce que je n'aime personne. Vous entendez, personne ! Au contraire, je déteste ! Adieu, Aliocha, vous êtes en retard chez votre frère ! La prison va fermer, allez-y, tenez voilà votre chapeau ! Allez-y, allez-y ! La crapule, la crapule, la crapule, la crapule !

Troisième Bucolique “III Palemon”

Virgile

Traduit du latin par Paul Valéry – éd. Folio classique

- Ce troupeau, Damoetas, est-il à Mélibée ?
- Non. Égon le possède et me l'a confié.
- Pauvres bêtes ! voilà leur chance. Égon craignant
Que je sois préféré par Néère, qu'il aime,
Les confie au berger de rencontre qui trait
Les brebis deux fois l'heure, et le lait manque aux jeunes.
- Use d'un ton plus doux quand tu blâmes les gens !
Nous savons bien qui te... sous l'œil torve des boucs,
Et dans quel petit antre au rire aisé des Nymphes...
- Oui, c'est peut-être moi qu'on vit à coups de faux
Saccager de Mycon et les plantes et les vignes ?
- Et toi, quand de Daphnis, auprès de ces vieux hêtres,
Tu brisas l'arc et les flèches, pervers Ménalque,
Jaloux de ces cadeaux faits au jeune berger,
Faute de te venger, tu serais mort de rage.
- Que peuvent les patrons contre de tels voleurs?
Je t'ai vu, moi, voler un chevreau de Damon,
Canaille !... Aux grands abois de la chienne Lycisque,
Et comme je criais : « Où court-il à présent ?
Tityre, veille !... » toi, tu t'enfuis te cacher.
- Mais vaincu par mon chant, que ne m'a-t-il donné
Ce chevreau bien gagné par les sons de ma flûte ?
Il était bien à moi, sais-tu ! Damon lui-même
L'avouait, mais disait ne pouvoir le livrer.
- Toi, vainqueur de Damon ? As-tu jamais tenu
La flûte aux joints de cire, ô semeur dans les rues
De misérables airs de ton aigre pipeau !

Nachtgesänge 6 "Ganymed"

Friedrich Hölderlin – éd. De la Différence

Was schläfst du, Bergsohn, liegest in Unmuth, schief,
Und frierst am kahlen Ufer, Gedultiger !
Denkst nicht der Gnade, du, wenn's an den
Tischen die Himmlischen sonst gedürstet ?

Kennst drunten du vom Vater die Boten nicht,
Nicht in der Kluft der Lüfte geschärfter Spiel ?
Trift nicht das Wort dich, das von alten
Geists ein gewanderter Mann dir sendet ?

Schon tönet's aber ihm in der Brust. Tief quillt's,
Wie damals, als hoch oben im Fels er schlief,
Ihm auf. Im Zorne reinigt aber
Sich der Gefesselte nun, nun eilt er

Der Linkische ; der spottet der Schlaken nun,
Und nimmt und bricht und wirft die Zerbrochenen
Zorntrunken, spielend, dort und da zum
Schauenden Ufer und bei des Fremdlings.

Besondrer Stimme stehen die Heerden auf,
Es regen sich die Wälder, es hört tief Land
Den Stromgeist fern, und schauernd regt im
Nabel der Erde der Geist sich wieder.

Der Frühling kömmt. (...)

Les Démons

Fedor Dostoïevski

Traduit du russe par André Markowicz – éd. Babel

- Bonjour, prince.
- Vous avez fait un mauvais rêve, sans doute ?
- Et comment vous avez su que c'était de ça que Je rêvais ?...
- Remettez-vous, voyons, de quoi vous avez peur ? Vous ne me reconnaissez donc pas ?
- Asseyez-vous, je vous en prie, auprès de moi, que je puisse vous regarder plus tard. Et, pour l'instant, ne vous inquiétez pas, moi non plus
je ne vais pas vous regarder, je vais regarder en bas. Vous non plus, donc, ne me regardez pas, tant que je ne vous l'aurai pas demandé. Asseyez-vous, enfin.
Ça m'étonne, tout ça, ils me tuent, bien sûr, les mauvais rêves ; mais vous, pourquoi je vous ai vu comme ça, en rêve ?
- Bah, laissons le, rêve.
- Écoutez, prince, écoutez, prince...
- Pourquoi vous êtes-vous détournée, pourquoi vous ne me regardez pas, à quoi rime cette comédie ?
- Écoutez, prince. Vous m'avez dit, l'autre fois, dans le carrosse, que le mariage sera rendu public, et moi, là, j'ai eu peur que le secret serait fini. Maintenant, je sais plus ; j'ai pensé rien qu'à ça, je vois bien, je suis pas faite pour ça. M'habiller, ça, je saurai, et recevoir aussi, je pense, je peux le faire ; vous parlez d'une histoire, recevoir pour un thé, surtout si qu'on a des laquais. N'empêche, quand même, qu'est-ce qu'ils diront, les autres ? L'autre jour, là, le dimanche, j'ai remarqué beaucoup de choses dans leur maison. Cette demoiselle, jolie, qui me regardait tout le temps, surtout quand vous êtes entré. Parce que, c'est vous qui êtes entré, hein ? Sa mère, c'est juste une vieille dame du monde, elle fait rire. Mon Lébiadkine aussi, il s'est distingué ; moi, pour pas éclater de rire, je regardais toujours le plafond, encore heureux, le plafond, là-bas, il a des fresques. Sa mère à lui, mère supérieure au couvent, elle devrait être ; elle me fait peur, elle, même si elle m'a offert le châle noir. Tous, je parie, ils ont fait mon portrait sous un jour inattendu ; je leur en veux pas, mais je reste là, alors, et je me dis : comment je pourrais être de leur famille ? Bien sûr, une comtesse, on lui demande que des qualités spirituelles - parce que, pour les qualités domestiques, il y a plein de laquais - et encore, je sais pas, de la coquetterie mondaine, pour savoir recevoir les voyageurs étrangers. Mais, quand même, l'autre dimanche, ils me regardaient avec du désespoir. Il y a que Dacha qu'est un ange. J'ai très peur qu'ils lui aient fait de la peine, à lui, en lui disant des choses pas très prudentes sur mon compte.
- N'ayez pas peur, ne vous inquiétez pas.
- D'ailleurs, ça me fera trop rien s'il a un petit peu honte de moi, aussi, parce que ça sera toujours plus de pitié que de honte, ça dépend des gens, bien sûr. Parce qu'il sait, lui, que c'est plutôt moi qui devrais avoir pitié d'eux et pas eux de moi.
- Vous leur en voulez beaucoup, je crois bien, Maria Timoféïevna ?
- Qui, moi ? Non. Mais pas du tout alors. Je vous ai regardé, vous tous ; tous à vous en vouloir, à vous voler dans les plumes, tous, là ; ils se retrouvent, pas même capables de rire à coeur ouvert. Tant de richesse et si peu de joie - ça me dégoûte, tout ça. N'empêche, en ce moment, j'ai trop personne à plaindre, que moi.
- On m'a dit que ça été dur de vivre avec votre frère quand je n'étais pas là ?
- Qui vous a dit ? Sornettes ; maintenant, c'est bien pire ; maintenant, les rêves, ils sont mauvais, et, ils sont mauvais, les rêves, parce que vous êtes là. C'est vous, on se demande, pourquoi vous êtes là, dites-moi s'il vous plait ?
- Vous ne voudriez pas retourner au couvent ?
- Tiens, bien ce que je me disais, qu'ils me le reproposeraient, le couvent ! Tu parles d'une merveille, votre couvent ! Et puis, pourquoi j'irais, maintenant, comment j'irais ? Maintenant, ça y est, je suis toute seule au monde ! Trop tard, que je recommence une troisième vie.
- Je ne sais pas, vous êtes très en colère, vous n'auriez pas peur que je ne vous aime plus ?
- Vous, alors, vous êtes le cadet de mes soucis. J'ai assez peur pour moi, que je pourrais ne plus l'aimer, lui. Je suis coupable, faut croire, devant lui, d'une faute bien grave, mais voilà, je sais pas de quoi je suis coupable, et c'est ça le malheur de toute ma vie. Et toujours, hein, toujours, tous ces cinq ans, nuit et jour j'ai eu peur que j'étais coupable de quelque chose devant lui. Des fois, je prie, comme ça, je prie, et je pense à ma faute, à ma grande faute devant lui. Eh ben voilà, c'était vrai.
- Mais quoi "voilà" ?
- Ce que j'ai peur, seulement, c'est s'il y a pas quelque chose de son côté, à lui. Là encore quoi, il pouvait pas se lier, lui, avec tous ces minables. La comtesse, elle me boufferait, même si elle m'a mise avec elle dans son carrosse. Tout le monde qui complotait - mais lui aussi, alors ? Mais lui aussi, alors, il a trahi ? Écoutez, vous : vous avez entendu, vous, parler de Grichka Otrépiev, celui qu'on a maudit dans Sept basiliques ?
- Mais, tenez, je vais me tourner vers vous, maintenant, et je vais vous regarder, tournez-vous vous aussi et regardez-moi un peu, mais attention, hein. C'est pour la dernière fois que je veux être sûre.
- Il y a déjà longtemps que je vous regarde.

- Hum, z'avez drôlement grossi.
- Mais qu'est-ce qui vous arrive?
- Je vous le demande, prince, levez-vous et entrez.
- Comment ça, "entrez" ? Où voulez-vous que j'entre? '
- Tous ces cinq ans, je me suis représenté rien qu'une seule chose, comment il entrerait, lui. Là, maintenant, levez-vous et puis passez la porte, dans l'autre chambre. Moi, je reste là, on dirait que j'attends rien, je prends un livre, et, d'un seul coup, vous entrez, après un voyage de cinq ans. Je veux voir comment ça fera.
- Assez ! Maria Timoféïevna, je vous demande de m'écouter. Je vous en prie, concentrez, si vous le pouvez, toute votre attention. Vous n'êtes quand même pas entièrement folle ! Demain, je rends public notre mariage. Vous ne vivrez jamais dans un palais, ne croyez pas ça. Voulez-vous vivre toute votre vie avec moi, mais très loin d'ici seulement ? C'est dans les montagnes, en Suisse, il y a un endroit là-bas. Ne vous inquiétez pas, je ne vous abandonnerai jamais, je ne vous mettrai pas dans un asile. J'aurai assez d'argent pour vivre sans rien demander. Vous aurez une servante ; vous n'aurez jamais à faire aucun travail. Tout ce que vous voudrez, dans le domaine du possible, vous l'aurez. Vous pourrez prier, aller où vous voudrez, faire ce que vous voudrez. Moi, je ne vous toucherais pas. Moi non plus, de cet endroit que j'ai, je ne bougerai plus jamais de la vie. Si vous voulez, de toute ma vie je ne vous dirai pas un mot, si vous voulez, tous les soirs, comme avant à Pétersbourg, dans les taudis, vous me direz vos contes. Moi, je vous lirai des livres, si vous voulez. Mais, par contre, toute la vie, un seul endroit, et, cet endroit, il est austère. Vous voulez ? Vous acceptez ? Vous ne le regretterez pas ? Vous ne me torturerez pas avec vos larmes, vos malédictions ?
- J'arrive pas à y croire, tout ça. Quarante ans je pourrais passer, moi, tant qu'on y est, dans ces montagnes.
- Eh bien, oui, ensemble, même quarante ans,
- Hum. Pour rien au monde.
- Même avec moi ?
- Qui vous êtes, vous, pour que j'aïlle avec vous ? Quarante ans de rang, je reste là, tiens, avec lui, dans les montagnes - non mais. Et ils en ont, n'empêche, de la patience, les gens, maintenant ! Non, pas possible que le faucon il soit, devenu hibou. L'est pas comme ça, mon prince !
- Mais pourquoi vous m'appellez "prince" ?... pour qui me prenez-vous?
- Quoi ? Alors vous êtes pas un prince ?
- Je n'ai jamais été prince.
- Alors, comme ça, vous-même, vous-même, en face, vous m'avouez que vous n'êtes pas prince !
- Je vous le dis, jamais je n'ai été prince.
- Mon Dieu ! je m'attendais à tout, de la part de ses ennemis, mais un culot comme - jamais ! Il est vivant ? Tu l'as tué, toi, oui ou non, avoue !
- Mais tu me prends pour qui ?
- Qu'est-ce que j'en sais, qui t'es comme diable ! Mais mon coeur, oui, mon coeur, tous ces cinq ans, il le pressentait, tout ça, toute l'intrigue ! Et moi, je reste là, je m'étonne : c'est quoi ce vieux hibou qui me vient ? Non, mon petit gars, t'es mauvais comme acteur, encore pis que Lébiadkine. Dis bonjour de ma part à la comtesse, et bien bas encore, dis-z'y qu'elle en envoie des mieux que toi. Elle t'a payé, dis-moi ? Tu vis sur sa bonne grâce, alors, dans ses cuisines ? Tout votre mensonge, je le vois comme en plein jour, tous, tant que vous êtes, je vous comprends ! ça, pour ressembler, tu ressembles, tu serais son cousin que ça m'étonnerait pas - ils sont malins, les gens ! Mais le mien, à moi, c'est un prince, c'est un fier faucon et toi, t'es une chouette, rien qu'un petit marchand. Le mien à moi, même devant le bon Dieu, il veut, il se prosterne, et s'il veut pas c'est non, et toi, Chatouchka (il est gentil, lui, il me comprend, il est mignon !), il t'a giflé, Lébiadkine qui m'a raconté ça. Et pourquoi t'as eu peur, l'autre fois, quand t'es entré ? Qu'est-ce qui t'a fait si peur ? J'ai vu ta figure basse, quand je suis tombée, et toi, tu m'as retenue - c'est comme un ver qui me rentrait dans le cœur ; c'est pas lui, je me dis, pas lui ! Lui, mon faucon, devant une demoiselle du monde, il aurait pas eu honte de moi ! Oh mon Dieu ! mais moi, tout ce qui me rendait heureuse tous ces cinq ans, c'est que mon faucon, là-bas, il était loin, par delà les montagnes, il volait, sans pareil, il voyait le soleil... Dis-le, imposteur, on t'a payé combien ? T'as pris beaucoup pour ça ? Moi, je t'aurais pas donné un sou. Ha-ha-ha ! Haha-ha !
- Hou, l'idiote !
- Bas les pattes, imposteur ! Je suis la femme de mon prince, je crains pas ton couteau !
- Mon couteau !
- Oui, ton couteau ! T'as un couteau dans la poche. Je dormais, tu croyais, moi, j'ai vu ; t'es entré, tout à l'heure, tu sortais ton couteau !
- Qu'est-ce que tu dis, malheureuse, quels rêves est-ce que tu fais !
- Grichka Otrépiev, l'a-na-thème !

Un extrait d'un poème de Paul Celan

“Wohin gings? Gen unverklungen.
Mit dem Stein gings. Mit uns zwein.
Herz und Herz zu schwer befunden.
Schwerer werden. Leichter sein.”

Les Démons

Fedor Dostoïevski

Traduit du russe par André Markowicz – éd. Babel

- Je suis venu, madame...
- Je vous en prie, monsieur, prenez place là-bas, là, sur l'autre chaise. Je vous entendrai aussi bien de là-bas, et moi, d'ici, je serai mieux pour vous voir.
- D'abord, permettez-moi d'apprendre votre nom de vous-même.
- Capitaine Lébiadkine, je suis venu, madame....
- Permettez ! Cette pauvre personne, qui m'a intéressée si fort, est réellement votre sœur ?
- Ma soeur, madame, échappée de mon contrôle, parce qu'elle est dans cette position... Madame, ne vous méprenez pas, le propre frère n'irait pas souiller... dans cette position... cela veut dire pas dans cette position... au sens pour tenir une réputation... au dernier mois ...
- Monsieur
- Voilà dans quelle position !
- Et il y a longtemps qu'elle souffre de cela ?
- Madame, je suis venu remercier comme un frère...
- Un frère ?
- C'est-à-dire, pas comme un frère, mais seulement dans ce sens où je suis le frère de ma soeur, madame, et, croyez-moi, madame, je ne suis pas aussi rustre que je peux le sembler au premier abord dans votre salon. Ma soeur et moi, madame, nous sommes zéro comparés à ce faste que nous remarquons ici. Ayant, en plus, des calomnieurs. Mais quant à sa réputation, madame, Lébiadkine est fier, et... et... je suis venu remercier... Voilà de l'argent, madame ! Pour vos gens, madame, au laquais, lequel va ramasser.
- Cela, je ne peux le permettre en aucune façon,
- En ce cas....
- Qu'est-ce que c'est ?
- Rassurez-vous, rassurez-vous, je ne suis pas fou, je vous jure, je ne suis pas fou !
- Si, monsieur, vous perdez la tête.
- Madame, ce n'est pas du tout ce que vous croyez ! Je suis, bien sûr, un maillon méprisable... o, madame, riches sont vos palais, mais ils sont pauvres chez Marie l'Inconnue, ma soeur, mais que nous appellerons pour l'instant Marie l'Inconnue, pour l'instant, madame, seulement pour l'instant, car, pour l'éternité, Madame, vous lui avez donné et elle a accepté, mais c'est parce que c'est vous, madame ! Vous entendez ; madame! de personne au monde, cette Marie l'Inconnue n'aurait jamais rien pris, sans quoi tressaillerait dans sa tombe le lieutenant-colonel, mais, de vous, madame, de vous, elle prendra tout. Sauf que, d'une main elle prendra, et, de l'autre, elle vous tendra.
- Ce registre se trouve toujours en bas, chez mon portier, c'est là que vous pouvez inscrire vos dons, si vous le souhaitez. Et c'est pourquoi je vous demande de cacher votre argent pour l'instant, et de ne pas l'agiter en l'air. Voilà. Je vous demande aussi de regagner votre place. Voilà. Je regrette, monsieur, de m'être trompée au sujet de votre soeur, et de lui avoir donné l'aumône, alors qu'elle est si riche. Il y a une chose, seulement, que je ne comprends pas, c'est pourquoi elle ne peut accepter que de moi seule, alors qu'elle refuserait de tous les autres. Vous avez tellement insisté sur ce point que je désire une explication absolument exacte.
- Madame, c'est un secret qui ne peut être enseveli que dans la tombe ! Madame, madame... Madame, permettez-moi de vous poser une question, rien qu'une, mais, une question ouverte, directe, du fond du coeur. Vous avez souffert, madame; dans la vie ? Madame, madame ! ici, là, dans ce coeur, tellement, tellement de choses se sont accumulées. Madame, je parle, peut-être, une langue irritée... Puis-je vous poser encore une question, madame? Est-il possible de mourir seulement de noblesse d'âme? Vous ne savez pas ! Vous ne vous êtes pas posé cette question!! Tais-toi, ô coeur désespéré...
- Ce ne sont là que des allégories stupides, vous n'avez pas répondu à ma question : "Pourquoi ? " J'insiste pour avoir une réponse.
- Je n'ai pas répondu "pourquoi". Vous attendez une réponse à ce "pourquoi". Ce petit mot, "pourquoi", il est répandu dans l'univers entier depuis le premier jour de la Création, madame, et toute la nature crie à chaque instant: "Pourquoi ?" Le capitaine Lébiadkine serait-il le seul à devoir répondre, et cela serait-il juste, madame?
- Tout ça, c'est des bêtises, ce n'est pas ça ! ce sont des allégories ; en plus, monsieur, vos phrases sont trop pompeuses, ce que je considère comme une insolence.
- Madame, je souhaitais m'appeler Ernest, peut-être, et, malgré ça, je suis forcé de porter ce nom grossier d'Ignate - et pourquoi ça, qu'est-ce que vous en pensez ? J'aurais voulu m'appeler le prince de Montbard, et, malgré, cela, je ne suis que de "cygne" pourquoi ça ? Je suis poète, madame, je suis poète dans l'âme, et, malgré ça, je suis forcé de vivre dans un taudis, pourquoi, pourquoi ? Madame ! A mon avis, c'est un jeu de la nature, rien de plus!
- Vous ne pouvez décidément rien dire de plus clair ?
- Je peux vous lire le poème Le Cancrelat, madame !
- Comme-ent?
- Madame, je ne suis pas encore fou ! Je serai fou, je le serai, sans doute, oui, mais je ne suis pas encore fou ! Madame, un de mes amis a écrit une fable, sous le titre Le Cancrelat - est-ce que je peux la lire?

- Vous voulez lire une fable ?

- Non, pas une fable que je veux lire, mais une fable à moi, personnelle, de ma composition ! Croyez-moi, madame, sans offense pour vous, que je ne suis pas encore aussi inculte et pervers au point de ne pas comprendre. Vous, tenez, madame, vous demandez: Pourquoi?" La réponse est au fond de cette fable, en lettres de feu !

- Lisez votre fable.

- Il était un cancrelat,

Cancrelat de souche,

Dans un bol il bascula,

Un bol plein de mort-aux-mouches.

- Mon Dieu, qu'est-ce que c'est que ça ?

- C'est quand, en été, quand, en été, les mouches entrent dans un bol, eh bien, il arrive de la mort-aux-mouches, n'importe quel crétin comprend ça, ne me coupez pas, ne me coupez pas, vous verrez, vous verrez...

Plein de place prit le cancrelat

Et les mouches protestèrent,

"Notre bol est assez plein comme ça !".

Crièrent-elles, vers Jupiter...

Mais pendant qu'elles criaient,

Nikifore arrive,

Vieillard digne et sans apprêt...

Là, je n'ai pas encore tout à fait fini, mais pas grave ; en prose ! Nikifore prend le bol, et, malgré le cri, il jette toute la comédie dans le bac à vaisselle, les mouches et le cancrelat, ce qui n'était pas trop tôt.

Mais, remarquez, remarquez, madame, le cancrelat ne proteste pas ! Voilà la réponse à votre question:

"Pourquoi?" "Le can-cre-Iat ne proteste pas !"

Quant à Nikifore, il représente la nature. Il est rusé, madame ! Il est rusé, mais, lui aussi, il a son orage des passions. Et cet orage. Et donc, quand il se trouve dans cet orage, madame, là, ça lui arrive, il envoie une lettre en vers, mais des plus magnifiques, quoiqu'il voulût ensuite la faire revenir par toutes les larmes de sa vie, car ça enfreint le sens du beau. Mais, envolé, l'oiseau, plus moyen de le ramener! Et donc, c'est dans cet orage, madame, que Lébiadkine a pu en dire trop au sujet d'une noble jeune fille, sous forme de la noble indignation d'une âme indignée par les humiliations, ce dont ont profité ses calomniateurs. Mais il est rusé, Lébiadkine, madame! Et c'est en vain que le surveille du coin de l'oeil le loup sanguinaire, lui remplissant sa coupe à toute seconde et attendant sa fin ; il ne se trahira pas, Lébiadkine, et, au fond de la bouteille, à la place de ce qu'on attend, qu'est-ce qu'on trouve à chaque fois ? La Ruse de Lébiadkine ! Mais assez, Ô, assez ! Madame, vos palais magnifiques pourraient appartenir au plus noble des hommes, mais le cancrelat, lui, ne proteste pas ! Remarquez-le, mais remarquez ça, enfin, qu'il ne proteste pas, et reconnaissez le grand esprit!

Rimes et plaints

Invitation à l'étreinte amoureuse

Torquato Tasso

Éd. Poésie Fayard

Viviamo, amiamci, o mia gradita Ielle :
Edra sii tu ch'il caro tronco abbraccia,
Baciamci, e i baci e le lusinghe taccia
Chi non ardisce annoverar le stelle.

Bacinsi insieme l'alme nostre anch'elle :
Fabro sia Amor che le distempri e sfaccia,
E che di due confuse una rifaccia
Che per un spirto sol spiri e favelle.

Cara Salmace mia, come s'innesta
L'una pianta nell'altra e sopra l'orno,
Verdeggia il pero e l'un per l'altro è vago,

Tal io n'andrò de' tuoi colori adorno,
Tal il tuo cor de' miei pensier si vesta,
E comun sia tra noi la penna e l'ago.